

## Au Bengale chez les écoliers de Santiniketan.

**Numéro d'inventaire** : 1979.34154

**Auteur(s)** : Gaétan Fouquet

**Type de document** : article

**Éditeur** : Science et voyages

**Date de création** : 1942

**Description** : 2 feuilles aux bords déchirés.

**Mesures** : hauteur : 315 mm ; largeur : 245 mm

**Notes** : Inde. L'école fondée par Rabindranath Tagore.

**Mots-clés** : Systèmes éducatifs étrangers

**Filière** : Post-élémentaire

**Niveau** : Post-élémentaire

**Nom de la commune** : Santiniketan

**Autres descriptions** : Langue : Français

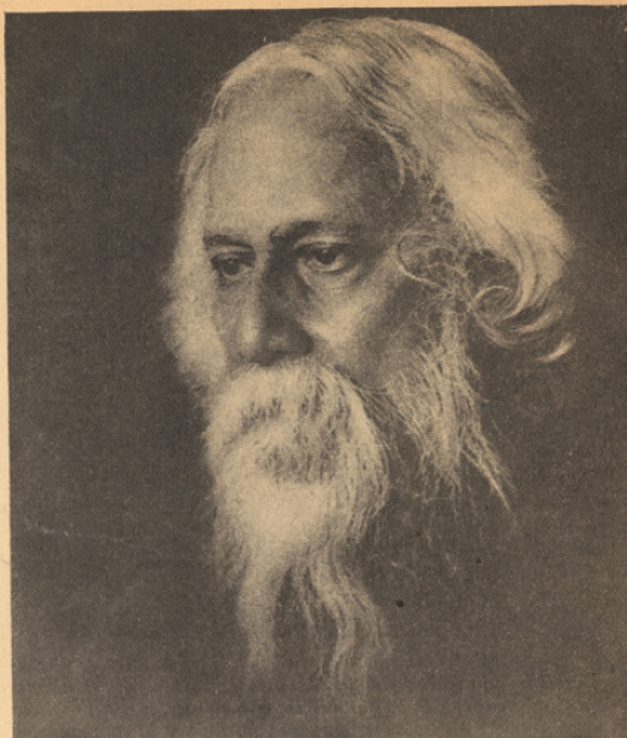
Nombre de pages : 3

ill.

**Lieux** : Santiniketan

# au Bengale

## CHEZ LES ÉCOLIERS DE SANTINIKETAN



Portrait de Rabindranath Tagore.

Etre élève à l'école de Santiniketan est certainement la plus belle aventure qui puisse arriver à un jeune garçon. On y vient non seulement de tout le Bengale, mais de tout l'Indoustan ; des enfants y arrivent de l'Assam, de Malabar, du Cachemire, à trois mille kilomètres de là. Il y a même des étudiants accourus de Java ou de Bali ! Quant aux professeurs, ils viennent des quatre coins du monde et portent souvent des noms illustres.

Rabindranath Tagore, le grand poète et philosophe hindou, qui vient, hélas ! de mourir, est le fondateur et l'animateur de cette étonnante université, dont les cours se font sous les arbres, et que les écoliers, quand est finie l'année scolaire, sont désolés de quitter, pour partir en vacances.

Étudiants à l'école de Rabindranath Tagore.



Elle réunit un millier d'élèves (dont un bon quart de jeunes filles), et les prépare non seulement aux examens officiels, qui correspondent à notre baccalauréat et à notre licence, mais encore à la pratique de la vie la plus cultivée, la plus artiste et la plus humaine.

Mais que je vous décrive tout d'abord le site de cette peu commune institution. Au milieu du Bengale, en pleine campagne, et dans la plus jolie des campagnes, sous les palmiers, les manguiers et les arbres qui fleurissent toute l'année et qu'on nomme « flamboyants », « flammes de la forêt », « bokoul », « tchampa », un petit village qui se mire au bord d'un étang... Un tout petit village, dont les maisons en terre séchée sont recouvertes de paille de riz, un tout petit village qui ressemblerait à beaucoup d'autres, mais qui n'est habité que par des étudiants et des professeurs... Il n'y a aucune boutique ou plutôt si, une seule, où l'on ne trouve que du papier, des plumes, de l'encre, des livres... En cherchant bien, on découvrirait aussi un petit café dissimulé dans les hibiscus ; mais vous n'y pourriez consommer que de la limonade, du thé, des sucreries... Il y a enfin deux grandes bâtisses de pierre, qui surprennent dans ce décor purement agreste. L'une est un théâtre ; il contient une scène équipée de la façon la plus moderne. L'autre est la bibliothèque. C'est une des plus riches et des plus grandes de toute l'Asie. Elle abrite des collections précieuses de vieux manuscrits tibétains, chinois, hindous. Mais toutes les langues du monde y figurent et la nôtre y est représentée par plus de dix mille volumes. Un sentier conduit à un joli parc plein de fleurs : au milieu est élevé un étrange palais, vaste et bas. C'est l'école d'art, dirigée par un des plus grands

mai 1942  
1. 204990





Les jeunes  
filles pra-  
tiquent la  
danse quo-  
tidienne.

artistes de l'Inde : le peintre Nandalal Bose. Les étudiants y travaillent dans de petites cellules silencieuses, tout à fait isolées les unes des autres, mais grandes ouvertes sur la campagne. En vain vous chercheriez d'autres bâtiments de quelque importance. Mais où se font les classes ? allez-vous demander... Sous les arbres, tout simplement !

Les élèves sont groupés selon leur âge et la nature de leurs études. Ils forment de petites communautés, au sein de la grande, et constituent de petits hameaux, dans le grand village. Ils mettent leur orgueil à ce que leurs maisonnettes qu'ils ont construites de leurs mains, d'après leurs plans, et selon leur goût, soient rivaux en propreté et en bel aspect. La simplicité est de règle à Santiniketan : aussi, l'intérieur comme l'extérieur de ces chaumières est presque monacal. Mais tout y est charmant et inspiré du goût le plus raffiné. L'art tient, en effet, une grande place dans les préoccupations des écoliers et aussi des écolières. Garçons et filles étudient et pratiquent la danse. Ils imaginent, montent et jouent des pièces de théâtre, organisent des concours de poésie et des expositions de peinture. Enfin,

chacun est capable de chanter, de jouer d'un ou de plusieurs instruments de musique. Les spectacles succèdent aux expositions et aux concerts.

N'allez surtout pas imaginer que, par contre, dans ce milieu si studieux et si artiste, l'on ignore ou même néglige la pratique des sports. Bien au contraire. A Santiniketan, autant que de théâtre, de danse et de musique, l'on est fêru de basket, de cricket et de hockey. Et, de même qu'aux sessions de Calcutta, à tous les examens, triomphent les élèves de Santiniketan, de même ses équipes sont redoutées par les compétiteurs, sur tous les stades de l'Inde. Naturellement, chacun nage, ici, comme un poisson. Mais les garçons tirent de l'arc comme de vrais Peaux-Rouges et les plus petits comme les plus grands savent grimper aux arbres avec la même agilité que l'écureuil. Ce dernier exercice est d'ailleurs l'un de ceux que considérerait comme très importants le grand poète qui a mis au point tous les programmes. Aussi n'est-il pas rare de voir à Santiniketan des étudiants rédigeant leurs devoirs ou répétant leurs leçons, commodément installés dans les branches fourchues d'un vieil arbre...



Les jeunes  
gens aiment  
le tir à l'arc.

Les Brali-  
Balaka, sor-  
tes de scouts  
de Rabin-  
dranath  
Tagore.







# TOMBES ET LÉGENDES

DE

# SIBÉRIE

Les tentes rondes parsèment la steppe.

Entre les oundras glacées du Nord et la masse montagneuse de l'Altai, la prairie sibérienne s'étend à l'infini, coupée par les grands fleuves roulant majestueusement vers l'océan Glacial : l'Yénisséï, l'Ob, l'Irtych. Au printemps, la carapace de glace qui les a emprisonnés de longs mois éclate avec un bruit semblable à des coups de canon. Le steppe, débarrassé de sa couche de neige, se couvre de fleurs : immenses lis sauvages, grappes d'iris, petits

Environs de Yakoutsk. Fouilles d'un tumulus : squelette dans son cercueil.



En haut à gauche : Tombe de nomade près d'Ak-Boulak (district d'Aktoubinsk) sur laquelle est gravé le sceau (tanga) de la tribu.  
En haut à droite : Tombe désignée sous le nom d'Aoulié-Tubié, près de Toussaun (district de Tourgaï). Un saint y est enterré, ce que rappellent aux passants des ex-voto faits de bouts d'étoffe accrochés à des bâtons.

lis rouges dont le bulbe est fort apprécié des Chinois quand l'accompagne une sauce au miel et au gingembre. Timidement, les plantes médicinales lèvent la tête, attendant le jour où un sorcier viendra en extraire la belladone et la strychnine qui régleront définitivement les querelles familiales et les questions d'héritage.

Ainsi arrivent les campements des Tartares. Les tentes rondes parsèment la steppe où les innombrables troupeaux de chevaux et de moutons trouveront une herbe abondante. L'air retentit des cris des jeunes gens excitant leurs chevaux à la course. Le lait des juments coule à flots. C'est le moment des fêtes et des réjouissances.

La nuit le camp se tait. Les bergers s'endorment sous la clarté des étoiles. Seuls, veillent sur le steppe les dolmens de pierre, témoins d'une race disparue.

Ces dolmens, dont l'âge varie entre cinq et vingt siècles, sont différents de forme et de couleur. Tantôt se dressent de grands monolithes rouges, tantôt la prairie est parsemée de blanches dalles recouvrant des tombeaux anonymes entourés parfois de colonnes.

La route des monts Ourals est marquée par des amoncellements de terre que couvrent des dalles de grès. C'est là qu'au soir du combat, les guerriers de Gengis-Khan enterraient les braves tombés face à l'ennemi. Certains de ces tombeaux sont couverts d'inscriptions en caractères oïghours qui attirèrent de tous les pays d'Europe des savants avides de les déchiffrer. Ils n'hésitèrent point à les ouvrir, insoucieux des esprits des morts qui font que

les Tartares s'écartent de ces cimetières. On y trouve des armes de fer et de bronze, des parties de harnachement, quelquefois même le squelette d'un cheval qui avait suivi son maître dans la tombe.

Les steppes de l'Ob et de l'Yénisséï furent de tout temps le terrain de pâture où se réunissaient les tribus asiatiques avant de partir pour leurs grandes migrations vers l'Ouest. Là passèrent les hordes d'Attila, celles des Poloutses et des Comans, qui, ayant soumis la Russie du Sud, poussèrent jusqu'aux portes de Byzance. Après eux, les Oïghours, habitants du pays, descendaient des montagnes où ils s'étaient réfugiés pour reprendre le cycle de leur vie pastorale.

L'origine de ce peuple, qui grava la liste de ses exploits sur les hautes falaises qui bordent le Lénié, et dont la langue a donné naissance à tous les dialectes turcs, se perd dans la nuit des temps. La tradition nous dit que ce nom, qui signifie « assistants », leur aurait été donné par Oghouz Khan, que les sources chinoises font naître en l'an 2824. Ils auraient en effet aidé ce dernier à tuer son père, Kara Khan, et à soumettre à sa loi une grande partie de l'Asie, ce qui rapporta naturellement un butin considérable. Ce fut à cette occasion que, pour pallier à la pauvreté des moyens de communication, les Oïghours inventèrent la roue et le chariot.

Les siècles passèrent et la puissance des Oïghours restait sans rivale. Le courage et l'endurance, vertus essentiellement nomades, en imposaient aux populations sédentaires d'Iran et de Chine, qui sollicitèrent plusieurs fois l'alliance des redoutables princes du steppe.